

à répandre l'aisance dans nos familles, à verser sur nos mères, sur nos sœurs, le produit de nos longues fatigues.

José, attaqué à l'improviste, résista néanmoins avec courage. Il répondit :

—L'ambition, mon cher Pannaz, ne sera pas capable de m'arrêter ici plus longtemps. J'ai de quoi faire le bonheur d'Agnès; que me faut-il de plus? Pourquoi rester éloigné de ceux qu'on aime, quand il vous est permis de vous réunir à eux pour jouir ensemble d'une paix commune? Pourquoi amasserais-je ici, avec grande peine, des monceaux d'or lorsque douze cents francs suffisent au bonheur de toute ma vie? Mon ami, les ans s'écoulaient rapides: ne les perdons pas en vaines spéculations, au lieu de l'inquiétude, loin de notre berceau, de nos amis et de la félicité qu'on goûte au sein de la retraite des champs.

Le bouillant Pannaz ne se tint pas pour battu. Il trouva des répliques pour toutes les réponses.

—Tu veux, disait-il, apporter dans notre pays quelques changements avantageux; mais le pourras-tu avec ta somme d'argent qui te paraît si rondelette? Ne dois-tu pas imposer par des richesses, et penses-tu opérer une sage réforme si tu n'es pas en état de soutenir tes entreprises!

Écoute-moi: mon petit commerce de faïence prend chaque jour de nouveaux accroissements. Si tu veux unir tes fonds aux miens, en trois ans tu auras triplé, centuplé ton capital. Si alors tu crois être trop riche, tu seras à même de réduire, comme aujourd'hui, ta fortune à douze cents francs; mais, crois-moi, tu auras changé d'avis.

José fit encore plusieurs objections: elles furent résolues; insensiblement il perdit du terrain sur Pannaz, qui finit par le chasser de ses positions et par le subjuguier entièrement.

Vaincu, il s'applaudit de sa défaite, et convint qu'un peu de bien ne pouvait nuire. Une fois sa résolution prise, il informa sa mère de ses desseins.

Sa lettre fut un coup de foudre pour Agnès et Geneviève. Des torrents de larmes s'échappèrent de leurs yeux, et Agnès ne tarda pas à envoyer ces reproches à José :

“ Mon fils, tu as quitté Isola pour aller gagner en France un peu de pain à celle qui t'a donné le jour; pourquoi donc ne reviens-tu pas, maintenant que tu possèdes quelque chose? Rappelle-toi qu'il y a six ans que je ne t'ai vu. Hélas! oublierais-tu ta mère? Si tu l'aimes toujours, accours au plus tôt la consoler de ton absence.

AGNÈS.”

José fut touché jusqu'aux larmes du chagrin de sa mère. Ce peu de mots changèrent les dis-

P  
Q  
t  
p  
n  
r  
p  
q  
  
to  
so  
je  
m  
ve  
de  
do  
  
so.  
  
m  
se  
pr  
en  
de  
te  
  
N  
cité  
de  
Re  
de  
vot  
ma  
mai  
gre  
J  
Po  
tre  
de  
que